

2018, l'année des onze vaccins obligatoires

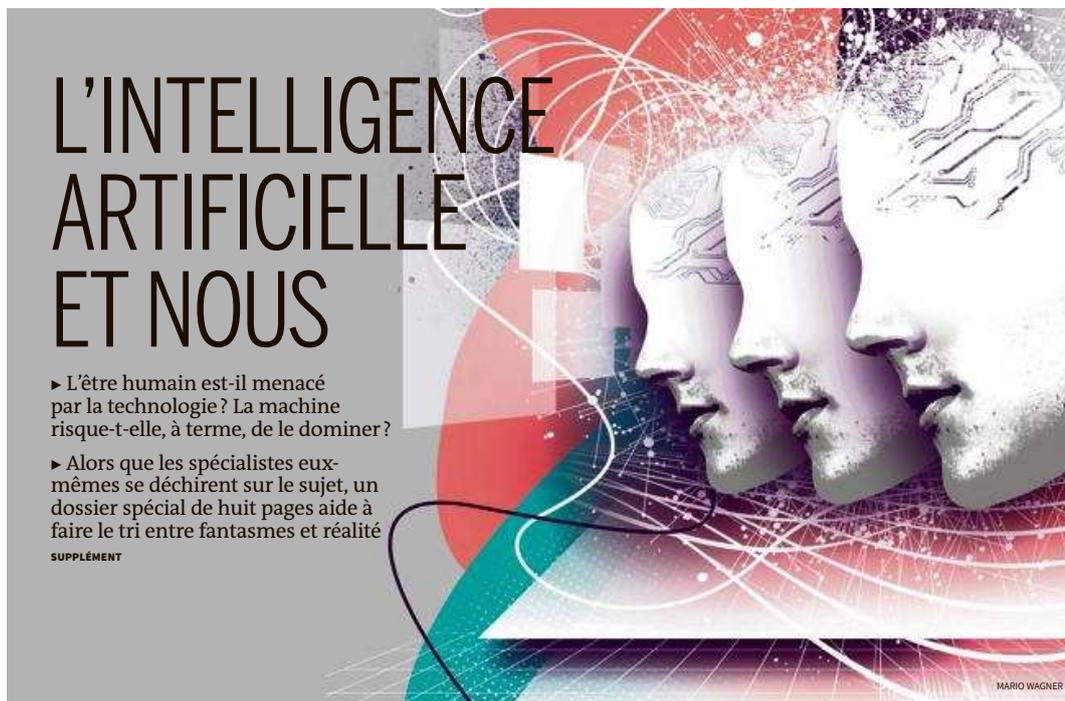
► Les enfants nés à partir du 1^{er} janvier devront être vaccinés contre onze maladies au lieu de trois jusqu'à présent pour accéder aux écoles et aux crèches

► Cette réforme vise notamment à restaurer la confiance d'une partie de la population française, méfiante envers ce type de traitements préventifs

► Les autorités sanitaires s'inquiètent du retard pris dans la lutte contre la rougeole, une maladie à l'origine d'une sérieuse épidémie entre 2008 et 2012

► Notre reportage en Ardèche, où de nombreux parents « néoruraux » restent hostiles aux vaccins contre l'hépatite B et la rougeole
PAGES 6-7 ET 20

MÉDITORIAL
UNE OBLIGATION
DE BON SENS
PAGE 20



L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET NOUS

- L'être humain est-il menacé par la technologie ? La machine risque-t-elle, à terme, de le dominer ?
- Alors que les spécialistes eux-mêmes se déchirent sur le sujet, un dossier spécial de huit pages aide à faire le tri entre fantasmes et réalité

SUPPLÉMENT

A l'origine de #balancetonporc

Deux mois et demi après le lancement du mot-dièse #balancetonporc, « Le Monde » donne la parole aux deux protagonistes à l'origine de cette affaire : la journaliste française Sandra Muller et l'homme qu'elle accuse d'avoir eu à son égard des paroles dégradantes, l'ex-directeur de la chaîne de télévision Equidia, Eric Brion. Ce dernier, qui s'exprime pour la première fois sur ce sujet, admet avoir eu des « propos déplacés » à l'issue d'un « cocktail arrosé », mais il réclame le « droit à la nuance », estimant que son cas n'est en rien comparable à celui du producteur américain Harvey Weinstein, accusé de viol et de harcèlement par plusieurs femmes. S'il regrette ses propos, M. Brion juge « disproportionnées » leurs conséquences sur sa vie personnelle.

DÉBATS - PAGE 19

Politique Les « chaînes de mails », machines à rumeurs

PAGE 8

Nostalgie C'était au temps des slows...



« LOOKING FOR LOVE » (1989), TOM WOOD/COURTESY GALERIE SIT DOWN, PARIS

C'était la danse des timides et des piètres danseurs, qui étaient parfois les mêmes. Le slow était le moment décisif de la soirée, quand les champions de rock avaient fini de rouler des mécaniques. Au son d'une musique

lente, tout se nouait alors, les mains autour du cou ou sur les hanches. Les couples se faisaient, le temps d'une chanson ou d'une vie. « Et si ce soir on dansait le dernier slow/Un peu de tendresse au milieu du disco », fredonnait Joe Dassin en ces an-

nées 1970. Mais en 2018, le slow est devenu au mieux une relique, au pire une ringardise. L'époque n'est plus à ce jeu contre joue lascif et même érotique. Notre reporter Philippe Ridet remonte les années.

SUPPLÉMENT

Enquête La stratégie de l'Etat islamique après la défaite

PAGES 2 ET 12-13

Economie 2017, année record pour les Bourses mondiales

PAGE 10

Californie Le cannabis en vente libre, un mégabusiness

PAGE 5

À NOS LECTEURS

Le week-end du Jour de l'an, nous publions un numéro double regroupant nos éditions datées dimanche-lundi et mardi, incluant le supplément « L'Époque » et un cahier spécial sur l'intelligence artificielle. La publication du journal reprendra le 3 janvier

Le Monde
HORS-SÉRIE STYLOGRAPHIE

UN AMOUR DE STYLO

De Léonard de Vinci au 21^e siècle, en passant par Albert Einstein, la fabuleuse histoire de la douceur d'écrire.

Les grands inventeurs
La saga des marques
Les stylos de légende
La magie des encres
L'enfant et le stylo

DÉCOUVREZ LE MONDE ÉTONNANT DES STYLOS

- EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX -

2017 remise en scène

Les critiques du « Monde » ont sélectionné les spectacles qui les ont le plus marqués cette année

La sélection de Fabienne Darge

- « Julia », d'après « Mademoiselle Julie », de Strindberg (Centquatre, Paris), et « La Règle du jeu », d'après Jean Renoir (la Comédie-Française, Paris), par Christiane Jatahy
- « Saïgon », par Caroline Guiela Nguyen (Festival d'Avignon et Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris)
- « Professor Bernhardt », d'après Schnitzler, par Thomas Ostermeier (Théâtre Les Gémeaux de Sceaux)
- « Tous des oiseaux », de Wajdi Mouawad (Théâtre national de la Colline, Paris)
- « Democracy in America », d'après Tocqueville, par Romeo Castellucci (Printemps des comédiens de Montpellier, Festival d'automne, Paris, MC93 de Bobigny, festival Scènes d'Europe de Reims)

Théâtre et réel : la vieille affaire, qui ne cesse de se rejouer. Les spectacles les plus marquants de 2017 témoignent tous du séisme actuel, où les lignes de faille passent par les rapports raciaux, sociaux, les relations entre les sexes et la question de l'image – du réel et de son double. La metteuse en scène Christiane Jatahy (*La Règle du jeu* se joue jusqu'au 8 janvier 2018 à la Comédie-Française) est au cœur du tremblement de terre. C'est une femme, elle est brésilienne, elle invente une nouvelle forme de théâtre-cinéma d'une force et d'une crudité saisissantes, et elle ne parle que de cela : des rapports de domination. Caroline Guiela Nguyen, elle, est française, d'origine vietnamienne : avec *Saïgon* (aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon à partir du 12 janvier 2018), elle aborde les relations franco-vietnamiennes avec grâce et infinie douceur. Wajdi Mouawad est libano-québécois, installé en France : avec *Tous des oiseaux*, il signe une pièce d'une puissance peu commune sur les relations schizophréniques entre Israël et le monde arabe, et sur la complexité de l'identité. Deux maîtres d'aujourd'hui complètent ce paysage de batailles : l'Allemand Thomas Ostermeier, pour qui la question de l'antisémitisme posée par l'écrivain Arthur Schnitzler est toujours d'actualité ; et l'Italien Romeo Castellucci, qui dans *Democracy in America* offre à la pensée de Tocqueville des échos mystérieux et troublants (les 7 et 8 février 2018 à Reims).

« Pelléas et Mélisande », de Claude Debussy, dirigé par Louis Langrée et mis en scène par Eric Ruf au Théâtre des Champs-Élysées.

VINCENT PONTET

La sélection de Brigitte Salino

- « France-fantôme », de Tiphaine Raffier (Théâtre du Nord, Lille)
- « Festen », d'après le film de Thomas Vinterberg, par Cyril Teste (Bonlieu, Nancy et Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris)
- « Dapardieu chante Barbara » (Théâtre des Bouffes du Nord, Cirque d'hiver, Paris)
- « En manque », de Vincent Macaigne, inspiré par Sarah Kane (Grande Halle de La Villette, Paris)
- « Le Pays lointain », de Jean-Luc Lagarce, par Clément Hervieu-Léger (Théâtre national de Strasbourg)

La plus belle surprise de l'année, c'est toujours la découverte d'un talent. En 2017, Tiphaine Raffier, 31 ans, a créé l'événement avec *France-fantôme*, un spectacle où quelle a écrit et mis en scène avec une maîtrise étonnante, sur un thème rarement traité au théâtre, la science-fiction. L'homme augmenté, le transhumanisme, la dictature sécuritaire, le statut de l'image : tous ces thèmes sont abordés dans l'esprit de la génération « ground zero », qui fut adolescente au moment des attentats de New York en 2001, et qui aujourd'hui cherche l'humain derrière la politique, croit à la force du récit et vibre d'un romantisme inquiet, comme celui qui traverse *En manque*, de Vincent Macaigne. On retrouve cette pulsion de vie tremblée du siècle dans deux spectacles qui parlent de la famille, sur le mode « j'aimerais vous aimer, si je le pouvais ». Cyril Teste, un des meilleurs dans l'enlancement du théâtre et

du cinéma, met en scène le scénario de *Festen*, le film de Thomas Vinterberg, qu'il rend bien plus intéressant, parce que plus complexe et ambigu. Clément Hervieu-Léger, lui, arpenté *Le Pays lointain* de Jean-Luc Lagarce comme la terre immémoriale de l'amour et de l'abandon. Quant à Gérard Dapardieu, qui chante Barbara, on peut se demander ce qu'il fait ici. La raison est simple : ce qu'offre le plus grand acteur français dans ce spectacle, ce n'est pas seulement un tour de chant. Mais le chant du théâtre de la vie, à son acmé.

La sélection de Marie-Aude Roux

- « Orfeo, je suis mort en Arcadie », d'après Monteverdi, par Jeanne Candel et Samuel Achache (Comédie de Valence)
- « Jeanne au bûcher », d'Arthur Honegger, par Romeo Castellucci (Opéra de Lyon)
- « Così fan tutte », de Mozart, par Anne Teresa De Keersmaeker (Opéra de Paris)
- « Carmen », de Bizet, par Dmitri Tcherniakov (Festival d'Aix-en-Provence)
- « La Clemenza di Tito », de Mozart, par Peter Sellars (Festival de Salzbourg, Autriche)

En 2017, trois productions marquantes dès janvier. La première s'affilie au théâtre musical. C'est le virtuosissime

spectacle imaginé par Jeanne Candel et Samuel Achache à partir de Monteverdi : *Orfeo, je suis mort en Arcadie*, à la Comédie de Valence (Drôme). Une apocalypse de sons et de mots pour un remix enchanté sur les rives du Styx. Le deuxième n'est pas un opéra, c'est l'oratorio *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger et Paul Valéry. Du pain béni pour Romeo Castellucci qui, en privant la « très sainte Jeanne » de son bûcher (magnifique Audrey Bonnet), fait caracolier sur le plateau la folie et la mort. Le troisième serait enfin un opéra – *Così fan tutte*, de Mozart – si l'opéra de Paris n'en avait confié la mise en scène à la chorégraphe Anne Teresa De Keersmaeker pour un délicat et virtuose pas de deux entre danse et musique. L'été accueilli, lui, deux chefs-d'œuvre. Ce que fait Dmitri Tcherniakov dans le *Carmen* du Festival d'Aix-en-Provence à tout oublié de Mérimée, de Bizet, et de Carmen elle-même. Un *funny game* avec la musique comme thérapie. Même chose au Festival de Salzbourg avec *La Clemenza di Tito* d'un Mozart « augmenté » par Peter Sellars et la poignante *Messe en ut mineur*. Sommet, le fameux air *Parto, parto, ma tu ben mio* de Sesto. Un long duo d'amour entre clarinette et voix (le mezzo fruité de Marianne Crebassa) : les lez-mozz font enlacement imaginé entre deux souffles.

La sélection de Pierre Gervasoni

- « Trompe-la-Mort », par Guy Cassiers (Opéra national de Paris)
- « Pelléas et Mélisande », de Claude Debussy, par Eric Ruf (Théâtre des Champs-Élysées, Paris)
- « Chimène ou le Cid », d'Antonio Sacchini, par Sandrine Anglade (Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines)
- « Ismène », par Enrico Bagnoli, Marianne Pousseur (Théâtre de l'Athénée, Paris)
- « Tistou les pouces verts », d'Henri Sauguet, par Gilles Rico (Théâtre des Arts de Rouen)

Inspiré d'un roman de Balzac, *Trompe-la-Mort* est une création contemporaine qui ne cherche pas, comme souvent en art lyrique, à « s'excuser » de faire du neuf avec du prétendument vieux. Ici, pas d'artifice pour contourner la réalité du genre. *Trompe-la-Mort* est bel et bien un opéra, mais un opéra du XXI^e siècle. De la musique de Luca Francesconi à la mise en scène de Guy Cassiers, magnifiées par l'interprétation de Laurent Nauri dans le rôle-titre, le succès est collectif. Tout comme dans la superbe production de *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy, dirigée par Louis Langrée et mise en scène par Eric Ruf, avec Patricia Petibon comme tête d'affiche. D'autres figures féminines nous

ont valu d'inoubliables redécouvertes. *Chimène*, présentée par Sandrine Anglade comme une sœur de Marie-Antoinette dans l'opéra d'Antonio Sacchini revivifié par Julien Chauvin et son hallucinant Concert de la loge *Ismène*, chef-d'œuvre de théâtre musical propre au tandem Marianne Pousseur-Enrico Bagnoli. Enfin, *Tistou les pouces verts*, opéra participatif d'Henri Sauguet, a si bien fait chanter les bambins que parmi eux se trouvaient peut-être les futurs Nauri et Petibon.

La sélection de Sandrine Blanchard

- « Je parle toute seule », de Blanche Gardin (l'Européen et le Trianon, Paris)
- « Nouveau spectacle », de Gaspar Proust (Théâtre Antoine, Paris)
- « Pulsions », de Kyan Khojandi (l'Européen, Paris, et en tournée)
- « Ahmed Sylla avec un grand A », d'Ahmed Sylla (l'Olympia, Paris, et en tournée)
- « Un village en trois dés », de Fred Pelle- rin (Théâtre de l'Atelier, Paris), et « La Tragédie du dossier 512 », de Yohann Métya (Théâtre Tristan-Bernard, Paris)

Il existe des spectacles d'humour dont on ne sort pas indemne, parce qu'ils font l'effet d'une claque au politiquement





« France-fantôme », de Tiphaine Raffier, au Théâtre du Nord, à Lille. SIMON GOSSELIN



« Saïgon », de Caroline Guéila Nguyen, au gymnase Aubanel, lors de la 71^e édition du Festival d'Avignon, le 7 juillet. ARNOLD JEROCKI/DIVERGENCE

correct. Dans cette catégorie de l'humour noir radical, Blanche Gardin, avec ses confessions sans complaisance (sexe compris) de trentenaire dépressive, et Gaspard Proust, chanteur de l'insolence sur notre époque qui le désespère, ont marqué l'année. Tous deux balancent, sur un ton d'un calme à la fois hilarant et troublant, des textes mûrement réfléchis sur la face inavouable de nos vies ou de notre société. Mais il y a d'autres one-man-show moins trash, qui ne s'oublient pas pour autant. En s'emparant de nos pulsions et en plongeant dans son intimité, Kyan Khojandi a livré un stand-up bourré d'humanité et de sincérité. Le « mec de *Bref* » déroule sa vie et tout le monde s'y est retrouvé dans un grand éclat de rire. Ahmed Sylla, quant à lui, peut tout jouer : aussi bien les femmes que les grands-pères. Avec son sourire enchanteur et sa gestuelle à la Jim Carrey, ce comédien au naturel déconcertant et à la bienveillance communicative s'est propulsé dans la cour des humoristes à suivre. Le rire est aussi passé par les histoires abracadabrantesques de Saint-Elie-de-Caxton contées par le Québécois Fred Pellerin ou par l'aventure physique et psychique peu commune d'un candidat de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc que l'excellent Yohann Métyat revit sur scène. Jamais dupe de

son exploit, il prend, avec malice, le recul nécessaire sur ce besoin qu'ont les hommes et les femmes de se surpasser.

La sélection de Rosita Boisseau

- « Amas », de Myriam Gourfink (Festival Faits d'hiver, Paris)
- « Chroma_Don't Be Frightened of Turning The Page », d'Alessandro Sciarroni (Centquatre, Paris)
- « Put Your Heart Under Your Feet... and Walk à Elu », de Steven Cohen (Montpellier Danse)
- « The Great Tamer », de Dimitris Papaioannou (Festival d'Avignon)
- « Rule of Three », de Jan Martens (Festival d'automne, Paris)
- « Crowd », de Gisèle Vienne (Festival d'automne)

La traversée de 2017 a apporté une fois de plus la preuve qu'au-delà des formes et des styles toujours disparates la danse contemporaine est une expérience extrême du corps. Pour le performeur comme pour le spectateur. En janvier, décélération maximale. Dans le cadre du festival Faits d'hiver, Myriam Gourfink met en scène au maximum de la lenteur *Amas*, pour huit danseuses. Sur le fil d'une seule action – se relever –, un long ruban

de micromouvements s'étire pour passer de l'horizontalité à la verticalité. En avril, au Centquatre, coup d'accélérateur avec le spinning vertigineux de l'italien Alessandro Sciarroni dans *Chroma_Don't Be Frightened of Turning The Page*, un solo de derviche mis sur orbite pour décrocher la Lune. En juin, au festival de Montpellier Danse, le Sud-Africain Steven Cohen offre dans *Put Your Heart Under Your Feet... and Walk à Elu*, un rituel en lévitation au cours duquel il se dissout dans les fumigènes après avoir avalé les cendres de son amant Elu, décédé. Au festival d'Avignon, le Grec Dimitris Papaioannou déterre des cadavres ou ce qu'il en reste dans *The Great Tamer*, respectivement glaçant entre squelettes, terre, plantes et racines. En novembre, au festival d'automne, retour à la vie, tendance haché menu par les clics contemporains, et le Flamand Jan Martens dans *Rule of Three*. Ce trio rebat les cartes de la relation amicale, amoureuse et érotique en imbriquant les trajectoires des personnages dans de nouvelles configurations. Tout aussi ancré dans la société, mais en mode dépressif, *Crowd*, de Gisèle Vienne, ralentit le pouls de quinze jeunes fêtards pour lever un vent mauvais de pulsions que la rave exorcise. 2017 : la vie avec ses hauts et bas dans les montages russes chorégraphiques. ■

« Don Quichotte », un classique bien cambré

Pour les fêtes, deux interprétations du ballet sont à l'affiche, l'une à Paris, l'autre à Bordeaux

DANSE

Un claquement d'éventail, un jupon qui valse, un barbier bien taillé, et voilà *Don Quichotte*, ballet chorégraphié en 1869 par Marius Petipa (1818-1910), qui débarque. Sur la musique de l'Autrichien Ludwig Minkus (1826-1917), cette cavalcade qui rime avec espagnolade mange du cliché jusqu'au kitsch, mais toujours en s'amusant et sans oublier d'être virtuose. Ultra-positif, l'amour l'emporte, l'argent va se faire voir et la fête triomphe.

Ces atouts expliquent que ce classique bien cambré soit au répertoire de toutes les grandes compagnies du monde. Depuis le mois de juillet, quatre *Don Quichotte* ont été à l'affiche. Celui du Ballet national de Cuba, à la Salle Pleyel, puis celui d'Uruguay, le 8 décembre, au Festival de danse de Cannes, ont fait péter les bouchons de la bonne humeur. Pour les fêtes, voici venu le tour de la version chorégraphiée en 2006 par Charles Jude pour le Ballet de Bordeaux et de celle créée en 1981 par Rudolf Noureev pour l'Opéra national de Paris.

Don Quichotte est une anomalie parmi les monuments classiques. Divertissement solaire, il présente une carte postale de l'Espagne, très à la mode à l'époque, en posant l'action sur une place de village avec des gens du peuple pour héros, et non des aristos ou des créatures surnaturelles. Marius Petipa s'offre ici une synthèse chorégraphique de son amour pour l'Espagne : il y travailla comme danseur de 1843 à 1846 et fit une tournée en Andalousie. Il y apprit à jouer des castagnettes et à interpréter toutes sortes de danses traditionnelles. Lors de la création de *Don Quichotte*, il demanda à Minkus plusieurs musiques directement inspirées de ces apprentissages.

Le personnage de Cervantés (1547-1616), valorisé par le titre du ballet, ne sert en réalité que de faire-valoir pour booster l'action. L'épisode mis en scène dans le ballet ne représente qu'une courte séquence de la fresque, mais distingue le comique rêveur du vieil hidalgo et de son gros Sancho. « Il faut se rappeler que *Don Quichotte*, publié au début du XVII^e siècle, a eu un succès fou partout en Europe, et particulièrement en Russie, où il a été très vite traduit », précise Laure Guilbert, historienne. Il a d'ailleurs traversé toutes les tempêtes de l'histoire russe, et son personnage principal fut considéré comme un héros lors de la révolution de 1917. S'il a ins-

piré nombre de chorégraphes dès le XVIII^e siècle, c'est Petipa qui a contribué à établir le mythe dans le ballet. Il nous touche, car, dans sa défense du bien contre le mal et sa volonté de protéger les opprimés, c'est la force des idées qu'il met en avant. » Et celle des sentiments ! *Don Quichotte* rétablit l'ordre amoureux du monde en aidant au mariage de Kitri et du barbier Basile contre les valeurs sonnantes du bourgeois Gamache.

Kitri, féministe avant l'heure

Ce stock de vertus fait de *Don Quichotte* une comédie burlesque plus chargée qu'elle n'en a l'air. Car qui mène l'affaire ? Kitri, la malicieuse fille de Lorenzo l'aubergiste, qui fouette les humeurs du ballet et en accélère le pouls à l'envi. « C'est le seul grand ballet dans lequel une femme s'insurge contre l'ordre établi », insiste Sylvie Jacq-Mioche, historienne de la danse. C'est une problématique très importante au XVIII^e siècle, dont Petipa se saisit en reprenant un livret ancien, antérieur au romantisme, et à ses héroïnes vaincues. On reviendra malheureusement en arrière au XIX^e, mais, pour le moment, Kitri est une battante qui obtiendra ce qu'elle veut. » Et c'est Basile qu'elle mettra sous son chapeau.

Le rôle de cette féministe avant l'heure, « qui gère la situation et doit le prouver d'emblée », selon la formule d'Aurélien Dupont, directrice de la danse à l'Opéra de Paris, nommée étoile en l'interprétant en 1998, est un gâteau pour les forts tempéraments. Dans la version théâtralement solide et techniquement complexe de Noureev, Kitri se révèle d'une ténacité exigeante. La partition imbrique virtuosité, comédie, pantomime, grâce et farce, avec mimiques et clins d'œil en assaisonnement complexe. En vedette, jeudi 14 décembre, les étoiles Ludmila Pagliero et Mathias Heymann ont fait crépiter leur intense vitalité et leur style irréprochable. Jusqu'au bouquet final, une fiesta toujours attendue qui claque des doigts et des mains et reste définitivement la plus excitante du répertoire classique. ■

ROSITA BOISSEAU

Don Quichotte, de Rudolf Noureev. Opéra Bastille, Paris. Jusqu'au 7 janvier.
Don Quichotte, de Charles Jude. Grand Théâtre de Bordeaux. Bordeaux. Jusqu'au 31 décembre. Exposition Marius Petipa. Centre national de la danse, Pantin (93). Du 11 janvier au 23 février.

G A L E R I E

LE DESSIN SURRÉALISTE Galerie 1900-2000

Des artistes archi-célèbres et d'autres qui sont bien moins, des « professionnels » – comme on dit – et des amateurs que l'on connaît comme poètes ou romanciers, des dessins automatiques et des collages, des cadavres exquis et des fantaisies graphiques... En tout, une soixantaine d'œuvres qui couvrent les murs de la galerie : on ne saurait mieux montrer la diversité du surréalisme qu'en le montrant ainsi, dans son intimité et son quotidien. Quelques noms, donc : Francis Picabia, Salvador Dalí, Joan Miró, Hans Bellmer, Max Ernst – un collage exceptionnel –, Yves Tanguy, Victor Brauner... Et Toyen, Remedios Varo et Dorothea Tanning, pour rappeler la part des créatrices, trop souvent tenues pour les aimables muses muettes de ces messieurs. Côté écrivains : André Breton, Raymond Queneau, Henry Miller, Georges Hugnet. L'inclassable Marcel Mariën aussi, pour deux collages sadiens. Leurs travaux, tous sur papier, tous de petit ou moyen format, entraînent vers l'étrange, l'inquiétant, le satirique, l'érotique ou l'absurde. Ils sont souvent de l'ordre de la création instantanée, « automatique » aurait écrit Breton, qui est le principe central du surréalisme et à qui se réalise souvent bien mieux dans ces formats et à cette vitesse que dans les œuvres à exécution nécessairement plus lente. Instructif et jouissif à la fois. ■ PHILIPPE DAGEN

Le dessin surréaliste. Galerie 1900-2000, 8, rue Bonaparte, Paris, 6^e. Tél. : 01-43-25-84-20. Le lundi de 14 heures à 19 heures, du mardi au vendredi de 10 heures à 12h30 et de 14 heures à 19 heures, le samedi de 10 heures à 12h30 et de 14 heures à 18 heures. Jusqu'au 13 janvier 2018.